

LES ESPÉRANTS

Tome 2

Stella Flashes

Stella Hashes

Les Espérants – Tome 2

© Stella Hashes, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1509-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux détours des angles de nos vies, lorsque les épreuves difficiles nous font dire, « *il me reste tant à apprendre* », le chemin semble être tracé ainsi, dur et insensible à notre sort.

Les leçons successives sont la règle et inévitablement nous devons souffrir pour grandir.

Mais parfois la violence de l'existence provoque un éveil.

Notre route, qui restera parsemée d'épisodes déchirants, se verra éclairée par notre conscience chaque jour plus vaste, plus clairvoyante.

La douleur sera là. Pourtant, nous lui sourirons comme à une vieille amie qui serait de passage une fois les larmes écoulées.

Les blessures une fois cicatrisées, nous porteront au lieu de nous plomber.

C'est ainsi qu' « *il me reste tant à apprendre* », deviendra sans que l'on sache vraiment pourquoi, « *il me reste tant à aimer* ».

Stella Hashes

JAMAIS ACTE 1

Sur le chemin du cœur règnent les ombres des vérités.

1

Une chose était certaine. Cet immense océan de temps dans lequel je baignais par un droit de naissance incontestable m'autorisait, si l'envie me prenait, à le réduire en une flaque où s'amoncelleraient d'innombrables satisfactions de vengeance. Je pouvais choisir de mourir. Alors, autant me servir de l'aubaine. Faire payer Alexander Brown en m'infligeant le pire des châtiments ; la mort.

Je promettais de l'humilier, de le mettre plus bas que terre pour l'amour qui semblait vouloir naître entre nous.

Ce stupide sentiment aurait le pied coupé à la racine.

Les mains agrippées à la rambarde du balcon de la chambre 23, les derniers sanglots de ma mère dans mon esprit, ses inspirations difficiles, l'odeur du jasmin éparpillé autour de sa tombe... J'exultais en pensant au projet. Même s'il me fallait quitter cette terre pour le concrétiser.

Et puis, tout à coup, il me parut plus qu'idiot. Contre nature.

C'était insupportable. Alexander Brown possédait vraiment le don de faire basculer mon cœur beaucoup trop vite.

Dès que je m'imaginais pouvoir le détester, il revenait supplanter mes ambitions revanchardes. Il avait même réussi à les éradiquer le temps d'un baiser aussi détestable que lui. Fort heureusement, les souvenirs de sa bouche contre la mienne qui ne cessaient de gratter pour faire leurs nids dans ma cervelle ne parvenaient pas à me faire oublier définitivement les plaintes de ma mère avant sa fin.

Si bien que j'enrageai en me forçant à n'entendre que l'écho de sa voix. À ne plus rien percevoir d'autre.

Et surtout pas mes bruits intérieurs qui me hurlaient de laisser libre cours à mes ressentis.

Non. Je ne pouvais pas les laisser me dominer.

Alexander devait connaître la douleur lui aussi. Intensément. Durablement.

Suffisamment, pour que je puisse respirer de nouveau normalement.

Subitement, je lâchai tout. La rambarde encerclée par les paumes de mes mains, l'amour naissant, et je parvins, je ne sais comment, à raccrocher mes méninges à mon but initial.

À ce dont j'étais faite.

À la férocité et l'indifférence qui allaient s'exprimer à travers mes desseins de mort. Pour finir, je la choisis, elle, pour le sacrifier, lui.

En descendant les marches qui menaient à la réception du Middle Field, j'abandonnai pour de bon Alexander Brown après mille tentatives. Promettant de rejoindre le royaume des défunts pour l'éprouver, s'il le fallait.

Point final.

— Samir.

— Chaï, répliqua celui-ci avec hochement de tête cérémonieux. Vous comptez rester longtemps parmi nous ?

Je ne répondis pas et l'observai ne plus trouver de mots pour poursuivre, s'affaïsser sous mon regard aussi bas qu'un chien maltraité s'aplatirait devant son maître.

Allais-je le prendre en pitié ?... Eh bien, oui.

— Si je reste, je ne vous causerai aucun problème, Samir, confiai-je en le fixant. Vous n'avez rien à craindre de moi, je vous l'ai déjà dit. J'ai plus important à faire.

— Je ne vous posais pas la question par peur. C'était simplement pour vous servir le plus agréablement possible.

— Bien sûr, accordai-je alors que sa trouille envahissait son corps. Je répète tout de même. Ne craignez rien de moi. Ni d'eux. Les miens, précisai-je à regret. Ils ont eu ce qu'il voulait.

— Ils n'en ont jamais assez. Jamais, insista-t-il sombrement. Je ne doute pas que vous leur ressembliez. Vous êtes faite du même marbre. Pourtant, vous ne paraissez pas en mesure de faire ces choses, décréta-t-il en jetant un œil sur son torse jadis torturé. Même si notre nature nous poursuit souvent, je...

— Il ne tient qu'à nous de ne pas la laisser nous rattraper, coupai-je sans développer.

Un sourire aussi mince que douteux vint éclairer son visage, et je l'informai qu'il pouvait me réserver l'usage de la chambre 23 pour un bon moment.

— Au fait, Samir. Un autre point. Si jamais quelqu'un demande après moi. Vous voyez ?

— Euh... À part Wilfried, je ne vois pas...

— Celui qui est venu ici il y a quelques jours, l'interrompis-je de nouveau sans le regarder. Il vous a assurément réclamé le numéro de la chambre de mon père. Un homme grand, arrogant, impeccable. Trop... Enfin très intrigant.

— Ah oui... Lui.

— Lui, confirmai-je bien trop vite.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à mi-voix.

Qui était Alexander Brown ? Un homme, un dieu, un traître, un monstre ? Je ne parvins pas à définir le terme exact. Jamais ma mère ne m'avait confié de détail sur lui. D'où venait-il ? D'ici ? D'ailleurs ? Et son âge ? Impossible à dire. Les yeux dans le vague, je tardai à prendre la parole, laissant à Samir le loisir d'arborer un air amusé.

— Vous ne savez pas ? s'enquit-il en me sortant de mes pensées.

— Si... Enfin, non. C'est un mystère, répondis-je avec résignation. Une véritable énigme. La plus étrange qui soit.

— Une quête qui semble vous absorber fortement, badina-t-il en décrochant le téléphone qui sonnait pour le reposer directement sur son socle.

— Je ne la mènerai pas. Elle n'est pas pour moi. Elle m'est interdite.

— Vraiment ? s'amusa-t-il de nouveau. Voyons... Qui sur cette terre pourrait vous en empêcher ? Aucun mur si haut soit il ne peut retenir un esprit emprisonné par ce qui paraît vous troubler. Ou ce que vous ressentez.

— Qui vous parle d'une telle chose ?

— Vous. Vos mots, vos gestes, vos silences. Vous ne parvenez pas à évoquer

cet homme sans chercher son visage dans le vide et respirer comme si vous manquiez d'oxygène. Mais rassurez-vous, il n'y a rien de mal.

Les conventions... Les normes... Fais-les plier devant toi...

Cette litanie maternelle dont je ne réussissais pas à me débarrasser depuis le Royal Brompton Hospital me prouvait davantage au fil des heures combien Samir, qui m'observait du coin de l'œil, avait raison.

Ce méprisable et intangible *amour* déviait, biaisait toutes mes intentions, les désagrégeait au fur et à mesure. Plus je m'escrimais à le minimiser, à le fuir ou à le contrecarrer, plus il me giflait de son omnipotence.

Toutes mes attitudes imprégnées de gêne laissaient effectivement transparaître mon incroyable faiblesse pour celui qui avait participé au glissement funeste de ma mère vers le néant. Et cela en quelques jours. Même un banal humain pouvait s'en rendre compte. Et je détestais ça.

— Vous semblez oublier à qui vous vous adressez, dis-je aussi froidement que possible. Vous ne savez rien de ce qui se passe en moi, Samir. Et croyez-moi, ce n'est pas ce que vous vous imaginez. Personne ne peut me maintenir en captivité. Qu'il se nomme Dieu ou amour. C'est moi et les miens qui possédons le privilège d'enchaîner et de torturer. Je ne vous apprend rien, n'est-ce pas ? Vous en avez fait les frais dans nos geôles.

— Oui, bredouilla-t-il en paniquant. Je ne voulais pas vous...

— Alors, souvenez-vous-en.

— Je ne pourrai m'en défaire, je vous le garantis.

— Tant mieux, rétorquai-je sans le penser une seconde. Rappelez-vous ces moments de torture qui vous collent à la peau aussi souvent que votre mémoire souhaitera se libérer d'eux. Il est préférable de rester prisonnier parfois.

Je tournais les talons sans attendre de réplique, sans permettre à mes remords de prendre les devants. Et surtout sans lui laisser l'occasion de me balancer que je lui avais certifié qu'il n'avait rien à craindre de moi 30 secondes plus tôt.

J'inspirai profondément en m'engouffrant dans l'ascenseur, me demandant pourquoi je n'avais plus aucune stabilité dans mes humeurs et n'avais pas exigé un taxi pour Métillis sur le champ. Et je répondis à ma propre question en me

rappelant qu'Alexander Brown était entré dans ma vie pour m'ordonner de ne pas m'y rendre seule.

Il avait quitté les tambourinements effrénés de ma poitrine 3 jours plus tôt après m'avoir fait douter. Après m'avoir donné un aperçu dévastateur de ses mains posées sur moi. Les yeux rivés sur le sol de la moquette du couloir avant de pénétrer dans la chambre 23, je me remémorai encore la sensation de sa peau contre la mienne.

Je me sentais défaillante, irritée, grimaçant sur *l'amour présumé* qui tentait d'escalader ma rancœur envers lui et qui finit... par la franchir.

J'ouvris la porte, attrapai rapidement mon portable sur le bureau pour y composer son numéro.

Décidément, Alexander Brown était un mystère bien trop captivant à élucider pour le rejeter.

— Enfin...

— Je me suis résolue à rendre visite à Wilfried, Alexander, déballai-je de but en blanc.

— J'arrive immédiatement.

— Non ! Pas pour l'instant. Pas tout de suite. En fin de journée, spécifiai-je en fermant les yeux pour calmer mes nerfs. Vers... 16 heures. Non, 18, rectifiai-je sans savoir pourquoi. Je ne peux pas faire mieux.

— Très bien. Par contre, je peux te laisser le choix du moment mais pas celui des conditions.

— C'est-à-dire ?

— Tu dois me donner les pleins pouvoirs lorsque nous serons face à lui.

— C'est une blague, je suppose ? raillai-je.

— Absolument pas. Il est nécessaire que tu sois... Enfin, que tu sois disposé à m'obéir en quelque sorte. Et que ça ne se sente pas.

— C'est parfait, clamai-je cette fois aussi échauffée qu'un chien au bout d'une laisse trop courte. Il n'y a qu'à demander.